

## Avant-propos

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les rapides progrès des sciences naturelles modifient la compréhension des notions de *vie* et de *vivant* qui, au seuil du siècle suivant, deviennent l'objet d'une nouvelle science, la *biologie*. Celle-ci étudie non seulement la structure visible, mais aussi l'organisation interne des corps dans laquelle on cherche à saisir et comprendre la logique du vivant. Désormais, les questions de l'origine de la vie et des lois de sa reproduction entrent de plain-pied sur le terrain des sciences empiriques et expérimentales qui elles-mêmes évoluent dans un contexte de débats idéologiques très mouvementés. Au cours du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les théories de Buffon, Cuvier, Lamarck, Darwin et Pasteur résonnent dans l'espace non seulement scientifique mais aussi médiatique et littéraire, en infléchissant les modes de représenter le réel : elles stimulent l'imagination des écrivains qui mobilisent les nouveaux savoirs biologiques dans leurs œuvres. La référence à la science apparaît désormais comme un passage obligé, un nouveau topos littéraire de la modernité : que ce soit pour la rabaisser ou la magnifier, la parodier ou l'expliquer au contraire, l'écrivain se réfère à la nouvelle vulgate des sciences du vivant.

Les articles réunis dans ce volume explorent les grands questionnements des sciences naturelles du XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles et démontrent comment celles-ci ont influé sur la manière de décrire le vivant. Sa représentation – que ce soit dans les sciences, la littérature ou la philosophie – fut souvent camouflée ou oblique à cause des enjeux religieux et idéologiques sous-jacents aux débats entre le matérialisme et le spiritualisme, ou entre le mécanisme et l'organicisme, qui ont traversé les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Ainsi l'hypothèse de la sensibilité universelle de la matière, envisagée par Maupertuis et Diderot, périlleuse parce qu'allant à l'encontre de la doctrine créationniste de la Sorbonne et de l'Église, a forcé les philosophes à recourir à une rhétorique de la ruse employée pour contourner la censure. Au siècle suivant, les questions de l'origine de la vie et de la génération spontanée ont également provoqué de vives réactions tant sur le fond scientifique qu'idéologique. Les savants ont parfois eu du mal à accorder leurs croyances religieuses aux résultats de leurs expériences scientifiques et cette collision d'ordres de savoirs s'est avérée productrice de sens. Elle a également généré des formes de discours mixtes dans lesquelles les sciences, la philosophie et la littérature dialoguent et s'interpénètrent mutuellement. De fait, tout au long des XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles, les hypothèses scientifiques

s'appuient sur le raisonnement analogique et sur les métaphores censées décrire l'organisation et le fonctionnement du vivant. L'écriture scientifique garde un penchant à métaphoriser et à poétiser les phénomènes qu'elle tente de saisir à travers le langage qui n'est jamais neutre ni transparent. Elle se réalise en effet comme une pratique discursive bien ancrée dans la tradition littéraire propre à une époque ou à une culture donnée, ce qu'on voit sur l'exemple du traité médical sur le paludisme de Félix Ibáñez, recourant constamment à des métaphores et à la théâtralisation.

La littérature de son côté s'inspire des avancées de la science, ce qui est particulièrement visible dans le genre du poème didactique, florissant à la charnière entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles. Jacques Delille s'appuie sur les travaux des physiologistes pour composer ses poèmes didactiques dans lesquels la problématique morale est réexaminée sous l'angle de la médecine et de la physiologie. Toujours dans le domaine de la poésie didactique, José de Viera y Clavijo propose une réécriture des certains éléments de l'imaginaire de Linné pour mieux les adapter aux principes moraux et sociaux en vigueur dans la société de son époque. De fait, la littérature cherche dans les sciences du vivant un nouvel imaginaire et une ressource inédite du merveilleux capables de réenchanter le monde dont les mystères et les zones d'ombre furent journallement disséqués par les hommes de science. Si, selon Ernest Renan, le XIX<sup>e</sup> siècle a sonné le glas de l'époque des miracles religieux en les expliquant par la psychopathologie, la science se croit à même de fournir un merveilleux de type nouveau, fondé sur les données expérimentales, et de devenir ainsi une nouvelle religion de l'humanité. Sur un mode moins inspiré, la recherche de la merveille et du romanesque scientifiques est visible aussi chez les écrivains qui emploient la référence biologique pour tenter de représenter les origines de la vie et l'étonnante logique du vivant. Ils ne se contentent pas de transcrire littéralement la science dans le langage littéraire et préfèrent forger à partir de concepts biologiques – comme par exemple celui de la génération spontanée ou de la reviviscence – de nouveaux mythes et légendes qui réconcilient le besoin de connaissance avec une quête spirituelle, un penchant à la rêverie ou un simple divertissement. Parfois, les écrivains exploitent des théories surannées – comme Edmond About s'inspirant de la palingénésie ou Émile Zola revisitant la théorie de quatre humeurs – pour mieux profiter du potentiel romanesque de la science d'autrefois. Mais Zola lit aussi les médecins et les physiologistes les plus contemporains. Les catégories tirées de sa lecture de Claude Bernard – comme l'opposition entre les termes « expérience » et « expérimentation » – lui permettent de construire des types de personnages anti-thétiques et déclencher de la sorte la narration romanesque. Dans un autre contexte, Manuel González Prada s'appuie lui aussi sur les concepts biologiques pour dénoncer les problèmes politiques de son pays en exploitant le potentiel de critique sociale qu'un tel recours à la science peut contenir. Ainsi, les savoirs du vivant alimentent

divers projets d'écriture littéraire grâce à laquelle la référence scientifique intègre les autres discours sociaux.

Nous remercions tous les auteurs d'avoir accepté de contribuer à ce numéro et tenons à exprimer notre gratitude à tous les rapporteurs pour leur travail et leur excellente collaboration.

*Marta Sukiennicka et Barbara Łuczak*